

La Beauté pour guide

Pierre Vadeboncoeur

Volume 28, numéro 3 (165), juin 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60438ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vadeboncoeur, P. (1986). Compte rendu de [La Beauté pour guide]. *Liberté*, 28(3), 112–116.

PIERRE VADEBONCŒUR

La Beauté pour guide

Deux textes d'or

Eupalinos ou l'Architecte et *L'Âme et la danse*, de Valéry, sont pour moi deux prestigieux souvenirs de jeunesse, et je viens de les relire pour la première fois. C'est écrit dans la force de l'âge d'une littérature, malgré l'accumulation des siècles derrière, ou plutôt à cause d'elle. Il serait bon de le remarquer, car on oublie trop cette force-là et cette jeunesse puisqu'on oublie l'Europe.

A chaque fois qu'on retourne à la lecture des œuvres du passé, on se rend plus particulièrement compte d'une chose, c'est qu'il faut savoir lire... Il me semble que ce n'est plus aussi évident maintenant et que, malgré l'excellence propre d'une foule d'œuvres modernes, la pratique envahissante d'une demi-culture par ailleurs, d'une demi-culture outrepassée, aggravée par l'influence indirecte de l'esprit de constatation simple, qui vient de la science, fait assez perdre le sens de cette nécessité-là.

Depuis l'époque, je gardais de ces deux œuvres le souvenir de purs essais, mais c'est en réalité autre chose. Gallimard les publie d'ailleurs dans sa collection *Poésie* (1983). Comment parler de leur langage recherché? Valéry décourage le commentaire parce que celui-ci a forcément tendance à défaire ce qui est si parfaitement composé. Bornons-nous à un seul détail, pour être bref. Ces deux textes, mettant Socrate en scène, sont curieusement faits comme une traduction, et ils empruntent quelque chose au style antique des fameux dialogues, tout comme les tra-

ductions que l'on connaît. Seulement, voilà, cette «traduction», fidèle à la manière du genre, visiblement n'en est pas une mais une écriture d'origine, si l'on peut dire. Tout en se conformant avec soin à sa fausse apparence, elle est constamment relevée, contrairement aux traductions, par une efficacité tout actuelle du texte. Celle-ci agit, et il n'y a pas à s'y méprendre. Elle fait avec le ton antique un surprenant mélange.

Je n'en dis pas davantage, parce qu'une idée vaut toujours mieux que deux. Je n'ajoute qu'une couleur: celle de l'or, qui est une des raisons pour lesquelles il faut relire Valéry.

Un art garant de ce qu'il porte

J'ai lu aussi quelques romans de Roger Grenier, *Avant une guerre* (Gallimard, 1971), *Il te faudra quitter Florence* (Gallimard, 1985), ainsi que deux nouvelles, *Le Miroir des eaux* (Gallimard, 1975). Ce sont des livres très discrets et qu'on pourrait aisément tenir pour ordinaires. Ne vous y fiez pas trop. Ce n'est pas pour rien qu'ils évoquent l'idée de style. Rien d'accessoire, rien d'ornemental. La nécessité même. L'effet d'une belle nécessité. Mais le fait est que cette lecture, qui commence banalement comme pour n'importe quel petit roman et continue un peu ainsi, entre chemin faisant dans une matière plus dense, mais sans qu'il y paraisse, car l'histoire demeure simple (n'importe qui pourrait en raconter une semblable) et l'écriture toujours fort économe, si bien que, rien n'ayant apparemment changé, l'on en arrive, sans trop savoir pourquoi, à une authentique expérience de l'art et par conséquent de la signification. Indépendamment des fantoches, je veux dire des personnages, de leurs petites affaires, si l'on veut. Et il faut bien que ce soit plus ou moins dans leur dos, car le sort des individus a peu de sens au prix de ce qui, à la faveur pourtant de leur existence, fait entendre une vérité plus profonde.

Le langage reste d'une apparence élémentaire. Ici, c'est le contraire: fiez-vous à cette apparence.

Effectivement il est élémentaire, il le sera jusqu'à la fin sans une erreur. Cette écriture, que peu de chose ferait remarquer si ce n'est son adéquation à l'objet qu'elle décrit, est un voile parfait — comme on dit un parfait alibi. Elle rend l'art invisible. Elle trompe absolument sur le moyen, elle paraît l'abolir.

Le style est disparu, croit-on? Oui, mais il y est toujours (et pas seulement le style des phrases), après avoir fait ce qu'il avait à faire, resserrer le traitement, raffermir le sens, qui sans lui tomberait. Il ne laisse subsister que ce qui vaut. Chez Grenier, c'est remarquable: le style, sans paraître, impose sa loi et fait l'ouvrage, et aucune partie de cette toile bien tendue n'est vaine. D'où l'action sûre de l'œuvre sur l'âme, — comme un tableau, ce qui est une bonne comparaison. Peut-être pas un grand maître, mais une maîtrise authentique. Pour ce qui est de la «grandeur», quelle importance?

D'où également le fait que l'intrigue, qui importe pourtant et qui à sa manière soutient l'œuvre, n'importe aucunement par ailleurs, n'importe pas plus que le motif en peinture. Remarquez qu'elle émeut néanmoins. Mais ces romans sont comme des rectangles de toile, de réalité, des rectangles de telle réalité, des rectangles de telle autre, indifféremment. C'est sans doute la marque d'un bon artisan. L'émotion se soutient par la beauté. De la sorte, elle ne résulte pas en un trouble, elle conduit à un bonheur. Cela s'appelle de l'art. Comme dans *Agonie* de Jacques Brault. Au sujet de ce livre, soit dit en passant, je comprends mal pourquoi des gens en sortent déprimés. A cause du sujet? Sans doute. Mais il y a l'art...

Roger Grenier est un bon artiste. Mais n'en attendez pas du délire. Seulement de l'art.

Réussir à échouer

Entretiens j'ai eu la curiosité d'aller revoir Chardonne, dont j'avais lu un ou deux ouvrages jadis. J'ai pris *Claire* (Grasset, 1966), un de ses romans. Chardonne possède encore une certaine célébrité, bien qu'étant au purgatoire (pour un temps qui

pourrait être long). Eh bien c'est un peu fatigant. Du style encore, mais cette fois au sens où l'on dit, justement, de la belle phrase, de la très belle phrase, vraiment. C'est littéralement mondain. C'est du tout-Paris, par le fond et par la forme, et si c'est du Tout-Paris, c'est forcément par la manière. Chardonne se donne la mort à chaque fois qu'il est élégant et il l'est très souvent (au moins si je puis en juger par *Claire*), et même à chaque fois qu'il est intelligent, c'est-à-dire un peu partout. J'imagine que c'est quelqu'un qui devait briller. Paradoxe de la réussite qui est un échec.

Une autre déception, quelque peu attendue pour ma part

Attention, il s'agit d'un génie et je vais me faire engueuler! *Un diable au paradis* (Buchet/Chastel, 1956), lu en traduction, de Henry Miller. Il est rare qu'on abandonne un ouvrage vingt-cinq pages avant la fin, mais la chose m'arrive. Bien du talent, bien du talent. De la faconde. Le talent quelquefois excuse trop un génie ou même un grand talent. Le livre de Miller est bien entendu un livre baroque. Mais je n'éprouve pas un excès de sympathie intellectuelle ou humaine pour Miller. Cette fois il m'a ennuyé. Ça et là par ses feux d'artifice, d'ailleurs. Il lui arrive de dire des choses et de les y laisser parce qu'il est un grand écrivain, et d'ailleurs d'écrire pour la même raison. Ce n'est pas une très bonne raison. Je n'aime pas beaucoup ceux que je considère trop, même forts, comme des entrepreneurs en littérature, à tort peut-être.

Le meilleur moyen de juger un livre, c'est de se dire: «Je n'en vois pas la nécessité». Alors on voit bien s'il en a une.

Un autre moyen serait le suivant: rapprocher un auteur d'écrivains comme Rimbaud, Claudel, ou en un sens Camus, pour comparer, pour voir s'il n'est pas vain...

Seule la gravité atteste quelque chose. Gravité se trouve d'ailleurs dans le comique, dans l'ironie, dans la poésie, tout comme dans le tragique, comme dans

la solennité. C'est elle qui détermine le poids spécifique d'un art et d'une pensée, quels qu'ils soient. Parfois quelque chose ne fait pas le poids, que voulez-vous? Quelque chose, ou une personnalité, une âme, révélée par une œuvre. C'est à chaque fois une question de beauté, je crois.